

L'Électeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année. — No. 133.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 29 Décembre 1866.

L'ÉLECTEUR

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTÉRÊTS DÉMOCRATIQUES.

PAR UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville, et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

2 insertions	\$ 0.38
4	0.63
8	1.25
24	2.00
48	3.75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions	\$ 0.50
4	0.85
8	1.50
24	3.00
48	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie.

ÉDITEUR, Propriétaire, Rue Ste. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. Williams's Barbier, côté du Palais; M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

CHANSON.

Je n'habite tente,
Maison ni château,
Le grand air me tente,
Moi, je suis oiseau,
Je chante.
Ma vie indigente
Est un lourd fardeau,
Mais, je m'en contente,
Moi, je suis oiseau,
— Je chante.

HOW

Chacun suit sa pente
Jusques au tombeau,
L'homme, seulement,
Moi, je suis oiseau,
— Je chante.

ALEXANDRE DUMAS.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

LE 29 DÉCEMBRE.

UN AMI.

Rara avis in terris.

Deux classes de lecteurs sont priées de ne point lire ce récit : celle qui ne croit point à la délicatesse de cœur des hommes du peuple, celle qui ne se laisse émoouvoir que par des combinaisons péniblement torturées, par des inventions ou folles ou monstrueuses. Mon histoire n'est point écrite pour ces lecteurs : c'est une histoire toute simple, toute naïve. Ceux qui ne lisent point avec le cœur ne la comprendraient pas : donc, qu'ils s'abstiennent.

En 1833, il y avait dans la rue Rochouart un banquier dont la réputation de probité et d'intelligence ne connaissait point de rivale, soit à Paris, soit dans les départements. Cet homme s'appelait Jean Delaunoy. Sa fortune eût pu être immense, car toutes les affaires que cet homme avait faites pendant vingt années de sa vie avaient été fructueuses : mais comme il était d'une servabilité magnifique, comme pour toutes les misères humaines sa bourse n'était jamais fermée, Jean Delaunoy jouissait seulement d'une honnête aisance.

La crise qui, grâce à des craintes plutôt feintes que réelles, suivit la révolution de 1830, et entraîna la chute d'une foule de petits commerçants, porta une rude atteinte à la prospérité de M. Delaunoy, car toujours le banquier s'était fait un devoir de commanditer les commis ou les ouvriers qu'il jugeait assez habiles pour qu'il n'y eût pas témérité de leur part à courir les chances d'un établissement. Or, au milieu de l'émotion générale, quelques-unes des maisons commanditées par M. Delaunoy furent à la veille de suspendre leurs paiements. Il fallut venir à leur aide : de là une gêne profonde pour l'honnête négociant.

Cependant, quoique la tempête eût été violente, rien n'était désespéré, et à force d'activité, de persévérance et de courage, M. Delaunoy eût sans doute relevé la maison que son intelligence avait pendant vingt ans fait briller d'une éclatante splendeur. La mort ne permit pas que le travail refît cette fortune dissipée par le hasard. Au mois de septembre 1836, une phthisie aiguë enleva M. Delaunoy, qui mourut avec la douleur de laisser une orpheline de six ans.

Pauline Delaunoy avait dix-sept ans. Elle était à cette époque de la vie où, pour une jeune fille, l'appui d'un père, la tendresse d'une mère, sont choses à la fois délicieuses et nécessaires. Hélas ! Pauline n'avait jamais connu sa mère, à qui sa naissance avait coûté la vie, et tout à coup son père lui manquait !

Quiconque eût vu Pauline alors n'eût pu s'empêcher de prendre un profond pitié cette enfant, qui désormais allait s'avancer toute seule dans ce rude chemin de la vie où s'épuisaient les plus grandes vigueurs, où succombent les plus nobles courages. Quiconque eût vu cette jeune fille à la touchante pâleur, avec ses yeux bleus d'une douceur qui vous pénétrait l'âme, sa bouche toujours mélancoliquement souriante, ses cheveux d'un noir d'ébène qui descendaient lisses et brillants sur ses joues blanches, sa démarche languissante, sa taille frêle que le souffle du zéphire semblait pourvoir briser, se fut écrié sans doute : « Pauvre fleur ! brève à emporter ! »

Eh bien, sous cette débile apparence, il y avait un cœur froid et résolu. Pauline avait hérité de l'énergie paternelle. Quand elle se vit abandonnée à elle-même, elle comprit que si elle n'était

souffrait la douleur, la douleur la comprait. Elle releva la tête et renferma ses larmes.

Le premier devoir qu'elle s'imposa fut celui de préserver le nom de son père de toute injurieuse atteinte.

Sa résolution fut promptement prise. Le mobilier laissé par M. Delaunoy, sans être somptueux, était considérable. D'ailleurs, Pauline n'avait-elle pas des bijoux, des cachemires ? n'avait-elle pas un piano, son piano à qui elle se plaisait à conter tout bas ses rêves, ses chagrins, ses espérances de jeune fille ? Elle décida, la noble enfant, qu'elle vendrait tous ces trésors à l'enfant, et qu'elle ne garderait pour toute richesse pour toute parure, que l'honneur du nom paternel, ce joyau jusque-là si radieux et si pur !

Bientôt, le jour fatal est venu.

Pauline n'a pas voulu quitter la maison de son père ; elle n'a pas voulu que son sacrifice fût incomplet ; elle s'est promise de boire le calice jusqu'à la lie. De même qu'il y a peu de jours bravant ce cruel usage parisien qui défend aux femmes de rendre publiquement les devoirs, même à ceux qu'elles ont aimés, elle accompagna à pied le cercueil paternel jusqu'au champ du repos ; de même qu'après que la religion et l'amitié se furent éloignées, elle avait eu la subtile énergie de rester agenouillée, versant au bord de cette tombe encore ouverte des larmes avec des prières jusqu'à ce que le fossoyeur eût achevé son horrible travail, afin d'être la dernière à dire un tendre adieu à celui qui n'était plus ; de même elle a pensé qu'il était de son devoir de ne pas désertier ce toit encore tout plein de souvenirs sacrés avant qu'eussent disparu pour toujours les muets témoins de son bonheur passé.

Mais elle a trop présumé de son courage, la sainte martyre !

A peine les vendeurs sont-ils entrés dans le temple, à peine la voix du crieur s'est-elle fait entendre, qu'une immense douleur s'est emparée de la pauvre Pauline. « Sa tête » s'égare ; il lui semble que dans cette vente qui commence dans ce marché qui s'improvise, ce sont ses joies les plus mystérieuses, ses affections les plus pures, les baisers que lui prodiguait son père, les ravissantes paroles d'amour qui ont bercé son enfance, de son chéri de sa mère, que toujours elle honora d'un culte pieux dont son cœur est l'autel, ses pensées les plus intimes, celles qu'elle disait à Dieu seul, que l'on va mettre à l'enchère ! Il lui semble que c'est son sang dont on marchandait chaque goutte, son corps que l'on se partage ; il lui semble que c'est sa vie qu'on lui demande, son âme que d'infâmes acheteurs veulent avoir pour de l'or ; elle frémit de honte et de désespoir, et la voilà qui, se couvrant le visage de ses deux mains, lui le hideux spectacle qu'elle avait cru pouvoir contempler face à face.

Oh ! c'est qu'en vérité c'est un hideux, bien hideux spectacle, que celui d'une vente à l'enchère ! Et d'abord, que d'émotions déchirantes et profondes dans le désordre et la confusion qui viennent s'étaler insolètement là où hier encore régnaient l'ordre et l'élégance ! A voir ces livres semés au hasard que prend et rejette une main indifférente, ces vêtements épars ça et là, encore chauds du corps qu'ils recouvraient naguère ; ces meubles qui se sont amoncés les uns sur les autres, afin que la curiosité ait une place plus belle et plus commode ; ces armoires à demi vides, ces portes ouvertes dans toute leur largeur, et permettant aux regards indiscrets de pénétrer jusqu'aux fonds des saints réduits, où l'amour de la retraite s'est réfugié de ravissants loisirs, ne diriez-vous pas que le vol, la peste, et l'incendie ont passé par là !

Mais non ! La foule, le vol, la peste, l'incendie ont passé, la foule est grave et silencieuse, elle n'a que des pensées tristes et sévères. Ici